

Après un tour de piste européen en 2015, l'ATLF a consacré sa traditionnelle table ronde des Assises aux pays du Maghreb. « Traduire dans les pays du Maghreb », tel était l'intitulé de cette rencontre, qui avait vocation à s'inscrire dans les pistes de réflexion ouvertes par la thématique 2016 des Assises, « L'Empire contre-écrit ». Pour l'occasion, nous avons invité Mohamed Sghir Janjar, directeur adjoint de la Fondation du roi Abdul Aziz (Maroc), Lotfi Nia, traducteur franco-algérien, et Walid Soliman, traducteur, écrivain et éditeur (Tunisie). Et, pour animer la table ronde, Richard Jacquemond, traducteur de l'arabe et professeur à l'université d'Aix-Marseille.

De riches échanges ont permis de brosser un vaste panorama historique de l'évolution des trois pays du Maghreb : de la tradition à la modernité, en passant par la colonisation et les politiques d'arabisation dans le dernier tiers du XX^e siècle. Point crucial, celui de la situation linguistique, qui révèle des spécificités lourdes de conséquences : bilinguisme français/arabe en recul au Maroc ; « bilignité » en Algérie, pour reprendre le terme de Lotfi Nia, décrivant deux langues qui coexistent désormais sans se comprendre ; bilinguisme en Tunisie, avec une dégradation sensible de la maîtrise des langues, qu'il s'agisse du français ou de l'arabe. À quoi s'ajoute, pour le Maroc et l'Algérie, les relations complexes qui existent entre le berbère et l'arabe.

Les trois intervenants ont fait état des difficultés que rencontrent les maisons d'édition, quand elles existent, pour publier, traduire, s'adapter à leur lectorat et diffuser leurs ouvrages. Sans compter que

le Maghreb a longtemps occupé une position périphérique par rapport à un centre de la culture arabe incarné par Beyrouth, le Caire ou Bagdad. Cette situation de sujétion (double domination, en fin de compte : celle de l'Europe et de la France, et celle de l'Orient) induit une circulation des idées et des livres particulièrement complexe, difficile et contraignante : pour avoir une chance d'exister sur la scène littéraire, un écrivain du Maghreb devra se faire publier au Liban ou en Égypte... Quant aux livres, leur disponibilité dépend, là aussi, de circuits complexes, et ce sont souvent les salons qui permettent d'avoir accès à la production éditoriale.

Dans ce contexte riche, foisonnant, mais problématique, la traduction joue, selon les pays, un rôle plus ou moins important. Dans l'ensemble, elle concerne plutôt les sciences humaines, domaine investi très tôt et de façon massive au Maroc, qui « exporte » aujourd'hui ses traducteurs dans tout le monde arabe. Qui sont ces derniers ? Pour la plupart, des professeurs d'université, attachés à traduire pour leurs étudiants les ouvrages fondamentaux dont ils ont besoin. Peu de traducteurs « professionnels », donc, et un lien étroit, fondateur, avec l'université. On traduit – beaucoup – du français « de France », mais aussi, désormais, des écrivains marocains francophones (Tahar Ben Jelloun, Fouad Laroui...). Plus généralement, le français sert encore de langue relais pour avoir accès aux textes étrangers, italiens, allemands, par exemple. En Tunisie, en revanche, on commence à traduire directement d'autres langues (italien, allemand, portugais), là aussi essentiellement des sciences humaines. Cela étant, le français continue de servir de relais. En Tunisie, le bilinguisme fait que l'on n'éprouve pas le besoin d'une traduction « interne » entre l'arabe et le français.

La situation est évidemment différente en Algérie, compte tenu de cette « bilinguïté » qui impose un double mouvement de traduction. Et, fait important, révélateur d'une réalité différente de celle de la Tunisie et du Maroc, l'Algérie traduit essentiellement « en interne », autrement dit les autres langues ne semblent pas exister, pour le moment du moins. En matière de littérature, le rapport à l'étranger serait quasi inexistant.

Point commun aux trois pays du Maghreb : les traducteurs sont rarement des traducteurs professionnels, ils sont généralement issus

de l'université, du journalisme, ou bien sont écrivains, comme Walid Soliman – lequel a créé sa propre maison d'édition, entre autres pour pouvoir publier les traductions qui lui tiennent à cœur. Il n'existe pas d'associations professionnelles de traducteurs, mais le métier se développe, entre autres à la faveur des aides à l'édition et à la traduction attribuées par la France au travers notamment des instituts français.

En bref, une table ronde qui aura permis de broser un portrait contrasté du Maghreb et donné envie d'approfondir le sujet...